

L'écriture migrante dans l'œuvre de Gabrielle Roy

Dina Ahmed Mohamed Zaater

Département de Langue et de Littérature Françaises

Faculté de Pédagogie - Université d'Ain Shams

Égypte

dinazaater@edu.asu.edu.eg

Résumé

Les écrits de Gabrielle Roy ont contribué à la production littéraire migrante avant même la formation de la notion « écriture migrante » et son adoption comme courant littéraire au Québec. L'auteure a joué le rôle de porte-parole des communautés immigrantes et a même été témoin d'une expérience tangible de leur vie lors de son enfance aux racines franco-manitobaines. Sur ce, notre étude porte sur l'approche analytique des textes royens représentatifs des communautés culturelles qui forment en bonne partie la fameuse « mosaïque canadienne ». Nous examinerons alors le regard critique porté sur le contexte contraignant de la vie et les comportements qu'il induit en milieu minoritaire au début du XX^{ème} siècle ainsi que la façon avec laquelle l'écriture de Roy révèle le tréfonds du migrant et sa relation avec autrui. Ce choix d'analyse pose, en effet, des questions et des problématiques identitaires des minorités à révéler à travers l'écriture royenne.

Keywords: Migration – Déracinement – Enracinement – Minorités.

Introduction

Québécoise d'origine manitobaine, Gabrielle Roy (1909-1983) est un « phare dans la nuit orageuse des minorités » (Saint-Pierre, 1984, p. 309). Elle appartient d'une part à la majorité francophone du Québec et à la minorité francophone du Canada de l'autre. Dans ses écrits migrants¹, elle s'insère dans la lignée des écrivains qui décrivent les populations migrantes au Canada.

Dès ses premiers textes, Gabrielle Roy exprime une passion profonde pour le multiculturalisme canadien, la diversité humaine de plusieurs codes culturels divergents qui permet d'ouvrir des portes de communication où la

¹ Désormais, les références des œuvres de l'écrivaine seront indiquées par des sigles et placées entre parenthèses dans le texte : *Bonheur d'occasion* (BO), *Rue Deschambault* (RD), *La Rivière sans repos* (RSR), *Un jardin au bout du monde* (JBM), *Fragiles Lumières de la terre* (FLT), *Ces enfants de ma vie* (EV), *La Détresse et l'Enchantement* (DE).

différenciation de tous genres céderait à une correspondance universelle basée sur le respect des différences et le partage de la richesse collective en parts égales (Ricard, 2000, p. 231).

La conscience minoritaire de l'écrivaine

En effet, son œuvre, parsemée de portraits sympathiques d'immigrants, proviendrait dès sa première conscience d'une identité de minoritaire. Le récit autobiographique « *La Détresse et l'Enchantement* », où l'auteure âgée de soixante-dix ans raconte son passé, est un voyage aux origines québécoises, aux ancêtres nomades tels les Acadiens, pendant lequel la formation du « je » se compose et se recompose jusque à ce qu'elle arrive au stade de l'écriture. C'est un récit dont le titre est antithétique qui devient le fondement structurel du moi royen. Ces deux émotions extrêmes, évoqués dans un discours narratif autodiégétique, se côtoient et s'annulent dans son itinéraire de la vie, en effectuant une montée graduelle vers le présent textuel, vers le moi unifié.

Au début de son autobiographie, elle souligne qu'elle s'est vue assignée au statut d'inférieure dès son enfance (DE, 9) influencée par le travail de son père, Léon Roy, qui a suscité chez elle un sentiment de solidarité et d'affection pour les autres minorités ethniques. Agent de colonisation du gouvernement du Canada, il était responsable de l'installation des immigrants dans les provinces de l'Ouest et il devait quitter souvent la maison pendant des semaines pour subvenir aux nombreux besoins de ces pauvres différents groupes communautaires. À son retour à domicile, quand il n'était pas fatigué ou déprimé, il évoquait à sa famille divers problèmes qui devaient être résolus lors de ses fréquents va-et-vient coloniaux. L'emploi répété des pronoms possessifs : « *ses Doukhobors* » (RD, 51, 86, 89, 122), « *ses Petits- Ruthènes* » (RD, 118, 119, 120, 121, 133), « *mes gens* », « *mes colons* », « *mes immigrants* » (RD, 225) démontre le dévouement du père et le soutien qu'il porte à ses « semblables », en montrant ainsi la cohérence inter-relationnelle qui les organise.

De même, le souvenir de l'expérience de l'institutrice, enseignante à des classes multiculturelles, permet de saisir la place des immigrants dans les récits royens. Les enfants lui permirent de découvrir certaines douleurs qu'elle avait déjà vécues. Lorsque Gabrielle Roy a terminé sa formation et a été nommée à l'Académie Provencher de Saint-Boniface, elle a pu examiner de plus près leurs problèmes. Elle enseignait à de jeunes enfants ; expérience qu'elle dans son autobiographie pour braquer la lumière, d'une part, sur un problème de langue

qui existait chez ces petits immigrés, et d'autre part, pour montrer comment cette première classe restait dans sa mémoire pour toujours : la plupart des enfants ne connaissaient ni l'anglais ni le français et les premiers jours, ils se comprenaient par des signes et échanges de sourires (DE, 105-106).

Notons que Gabrielle Roy a fait ses débuts en tant que journaliste en Europe (1937-39). Une série de reportages intitulée « Peuples du Canada », publiée dans le « *Bulletin des agriculteurs* » en 1942, souligne le besoin de compréhension mutuelle entre les personnes de différents groupes ethniques et le désir de commencer une nouvelle vie pour ceux qui ont échappé à la guerre et aux persécutions en venant s'installer au Canada.

Ce sont des reportages qui ont fourni à Gabrielle Roy l'occasion de connaître le monde et de former sa pensée sociale et moderne en l'exprimant ultérieurement dans son écriture romanesque. Ils portent principalement sur les agriculteurs huttérites, doukhobors, mennonites, juifs, sudètes, ukrainiens et français, mais les Canadiens britanniques sont rarement présents, sauf à travers la langue anglaise qui reste la langue principale communicative et coloniale. Comme l'observe François Ricard, Roy ne prête aucune attention aux Anglais qui constituent la plupart de la population canadienne comme si les Britanniques s'étaient mal ajoutés à l'image qu'elle s'est faite du pays (Ricard, 2000, p. 233). Son centre d'intérêt était donc focalisé sur les différents types de minorité que nous allons aborder.

Les minoritaires francophones - ces étrangers du dedans

« *Bonheur d'occasion* » est le premier roman de l'écrivaine qui décrit un quartier francophone appelé Saint-Henri, faubourg populaire de Montréal, où une population d'origine rurale est transplantée dans un univers urbain qu'elle connaît à peine et qui la marginalise. C'est une œuvre couronnée du prix Femina et grâce à laquelle la littérature québécoise entra dans une ère plus réaliste qui dépassait ses cadres spatio-temporels pour affirmer son caractère universel comme moyen d'expression de la condition humaine.

L'auteure témoigne ce fait par le biais de la voix de personnages représentant les diverses tranches des classes inférieures. Alphonse, à titre d'illustration, hyper sensible, protestait contre la société où il vivait et par laquelle il était exploité (BO, 66). Florentine, toute jeune encore, s'était résignée à servir. Son salaire, tout petit qu'il fut, était de toute nécessité, non seulement pour assurer sa survie, mais aussi celle de sa famille. Déjà elle se sentait accablée d'une grande

responsabilité (BO, 18). Quant à Rose-Anne Lacasse, sa présence laisse des traces indélébiles par la pauvreté, la malnutrition et la maladie de ses enfants trop nombreux. Or, son esprit unanimiste, compassionnel incarne les sentiments de toute une gent féminine en apprenant par le journal le déclenchement de la guerre. Sa pensée solidaire va pour toutes les femmes en/dans la guerre en tant que victimes involontaires de ses affres et combattantes pour survivre à ses excès et à sa cruauté (BO, 282).

Force est de signaler que les personnages sont constamment tiraillés entre le désir d'évasion et le besoin de s'enraciner. Pourraient-ils alors trouver dans l'adversité, la sécurité et la liberté tant aspirées ? Rappelons que beaucoup d'individus des milieux défavorisés croyaient trouver dans la Deuxième Guerre mondiale la résolution de leur dégradation sociale et économique.

Lemire (1969) insiste sur cette « solution » dans son article que les populations canadiennes-françaises, bannies dans leurs ghettos ressemblant à l'« apartheid », ont stagné dans la panade si bien qu'elles ne pouvaient s'en sortir que par la guerre (p. 25). François Ricard ironise sur cette conception absurde de trouver le salut par la guerre qu'il qualifie de « *suicide de la société capitaliste* » ou « *manœuvre suprême d'exploitation et une façon expéditive de se débarrasser des indésirables?* » (Ricard, 2001, p. 62).

Il paraît que ce milieu d'ouvriers était prêt à tout. Malgré les malheurs de la Deuxième Guerre, ils étaient moins monstrueux par rapport aux êtres royens soumis longtemps au dénuement. La guerre leur donnait une sorte de libération et une signification à leur existence marginalisée. Les mains de ce peuple affligé sont « *à louer* » (BO, 56), ce peuple croyant en un rêve et un espoir puissant de l'instauration d'un nouveau monde remplaçant toute exploitation par un autre plus égalitaire.

Cultures et identités minoritaires dans l'aire anglophone

L'œuvre royenne est figurée par d'autres altérités. L'écrivaine a peuplé son univers de personnages ou d'enfants d'immigrants dont nous essayons de mettre en avant les conditions économiques et sociales à travers le regard royen critique et empathique. Commençons par « *Rue Deschambault* » où les événements se déroulent à Manitoba, province natale de Roy à majorité anglophone, tout en se limitant successivement à quatre nouvelles, à savoir : « *Les deux Nègres* », « *Le puits de Dunrea* », « *L'Italienne* », et « *Wilhelm* ».

Les deux Nègres

La famille de Christine, faute de moyens financiers, a décidé de prendre un pensionnaire pour couvrir les dépenses du ménage. Le « *locataire [...] idéal* » (RD, 11) fut rapidement trouvé. C'était un homme noir. La première réaction de la mère a été très négative, soulignant les préjugés de l'époque de refuser totalement l'abri d'un « *Nègre* » (RD, 13). Or, malgré cette protestation, la mère de Christine a accepté de loger le nouveau venu dans sa maison. Pourtant, en le voyant pendant la journée dans la rue Deschambault, elle a dit qu'elle aurait préféré l'apercevoir pendant la nuit (RD, 13). Cette image du Noir, cette tare sociale, nous amène à citer la phrase lapidaire de Hans Christoph Buch (1993), l'écrivain contemporain allemand : « *Les Nègres ne sont noirs que dans la nuit du préjugé racial* »² (Cité par Hazard et al, 2005, p.189).

De même, sa voisine, la mère de Catherine, Mme Guilbert, a loué une chambre à un Nègre dans la maison familiale. Les dialogues entre les deux femmes mettent à nu les stéréotypes et les idées racistes comme le relève entre autres l'interrogation de la mère de la narratrice se demandant si un Nègre a une âme comme les autres (RD, 15).

Notons que l'hôte noir chez la famille Roy s'appelle Jackson, mais il n'est jamais appelé par son prénom qui est remplacé par les déterminants possessifs « *mon nègre* », « *notre nègre* » ou le pronom possessif « *le mien* » comme s'il était un objet, privé de son droit d'avoir un nom, réduit ainsi à l'état d'esclave, à la propriété des Noirs par leurs employeurs blancs. En fait, Roy met en lumière des mots irritants, humiliants et des discours blessants non seulement envers les Noirs mais aussi contre la société blanche. Cette dernière croit posséder le pouvoir d'identifier l'individu d'après des jugements stéréotypés qui vont jusqu'à la déshumanisation.

Cependant, l'auteure insiste sur l'espoir en un avenir meilleur. Le bonheur est partagé, échangé entre les Blancs et les Noirs. Grâce à la musique et au chant, les divisions culturelles sont presque éliminées. Les deux jeunes filles issues de deux familles de race blanche jouaient du piano avec les deux Nègres qui, en chantant, se familiarisaient avec le nouvel environnement et développaient en eux un sentiment d'appartenance sans être contraints à « changer de peau ». La liaison entre les deux parties de l'équation est bien significative prouvant d'une part que Roy est une « *romancière de l'antithèse* » (Nnadi, 2005, p. 546) en

² « *Nur in der Nacht des Vorurteils sind die Neger Schwarz* » (La phrase originale).

présentant les deux facettes de l'humanité, l'adversité/l'espoir et d'autre part, une « *romancière de la symbiose* » (Bessette, Geslin, et Parent, 1968, p. 469) en associant l'adversité et l'espoir.

Le puits de Dunrea

Dans cette nouvelle, la narratrice nous raconte l'expérience décevante de son père avec un groupe de Ruthènes, une colonie de Blancs-russiens qu'il avait établie dans un village intitulé Dunrea en Saskatchewan. Il communique avec eux afin de les aider à sortir de la non-appartenance et entrer en interconnexion avec le nouvel espace pour que leur pensée soit façonnée par le lieu habité.

C'était un contact couronné de succès jusqu'à ce que l'échec communicatif devienne une réalité. Au cours d'un été caniculaire, les incendies de forêt mettent la vie des villageois de Dunrea en péril. Le père s'y précipite afin d'organiser l'évacuation de leurs logements. Mais il se rend compte qu'ils ne désirent pas déloger de leur nouvelle place malgré la mort certaine qui les attend. Dans son désespoir, le père invoque une peur extrême en les avertissant que le feu est une manifestation de la fureur de Dieu. Toutefois, les résultats de ses efforts n'ont pas été à la hauteur de ses attentes : l'homme de la colonie Jan Sibulesky en qui le père avait une grande confiance, a pris une icône de la Vierge Marie de la chapelle et s'est dirigé vers une maison en feu pour tenter de sauver les objets les plus précieux (RD, 130).

Enfin, les Dunréens décident d'évacuer leur éden éphémère quand ils ont vu, de leurs propres yeux, la mort de Sibulesky dans la maison aux flammes. Le père croit que l'effet de cette calamité se répercutera sur tous les villageois estimant que la vie humaine a plus de valeur que les biens matériels. Mais ils restent entêtés, car ce village, Dunera, cristallise pour eux un véritable paradis terrestre, la terre de promission qui leur ouvre la porte de l'inclusion ; une certaine bouée de sauvetage qui leur est tendue. En quittant la terre natale, ils cherchaient la « *terre-mère* » (Bachelard, 2011, p. 49) comblée de tous les biens essentiels dont ils pourraient puiser et baigner dans sa matrice. Le fait d'en être expulsé leur semblait alors tel un véritable enfer.

L'Italienne

Dans « L'Italienne », la famille de Christine entretient des relations amicales avec Giuseppe Sariano, le nouveau venu d'Italie dans la rue Deschambault. En premier lieu, il est perçu comme un intrus avant même qu'on ne fasse sa

connaissance. La mère l'accuse par des jugements péremptoires d'être un membre des gangs criminels, un des bandits de Sicile (RD, 173).

Toutefois, la famille de Christine offre un cadeau de bienvenue à Giuseppe : un prunier, symbole du « *printemps* », de « *renouvellement* » et de « *pureté* » (Chevalier & Gheerbrant, 1982, p.787-788), représentant un lien étroit qui s'établit entre les deux familles italienne et canadienne. En recevant l'arbuste, Giuseppe le palpe, caresse et même l'embrasse. Le père de Christine, quant à lui, a conclu que les Italiens s'exprimaient avec une extrême intensité et poussaient le bouchon un peu loin (RD, 175).

D'ailleurs, pour renforcer le lien d'amitié, la mère lui offre de la nourriture et Christine lui présente des fraises cueillies dans le jardin familial. Mais lorsqu'elle a dit à ses parents que Giuseppe avait reçu son cadeau tout en l'embrassant, ses parents éprouvèrent une colère intérieure qu'ils essayaient de contrôler voire étouffer (RD, 178). Donc, ce qui était perçu d'abord comme un stéréotype positif – l'émotion excessive de l'Italien – se transforma en un préjugé négatif énoncé par le père qui condamne le fait de nouer rapidement des liens d'amitié avec des étrangers (RD, 178).

Les parents se rendent heureusement compte qu'ils étaient victimes d'une mésentente culturelle. En effet, l'affection de Giuseppe pour Christine n'était plus qu'une expression de sa personnalité chaleureuse, un trait rare dans les prairies. Enfin, la famille de la narratrice trouve la femme de Giuseppe, dont l'arrivée est attendue depuis longtemps, aussi charmante et aimable que son mari. Lisa Sariano est rapidement devenue la seule personne à recevoir l'attention de la mère de Christine. Or, l'Italienne de la *Rue Deschambault* se sent quand même étrangère dans le nouveau pays, perdue comme une enfant âgée de 12 ans (RD, 184). Elle garde un lien simple avec le passé si amèrement regretté en retenant des cartes postales de son pays natal. Sa liaison y est si forte que la tentative de son mari de faire réussir leur installation au Canada est réduite au désespoir. Son époux conçoit qu'elle va mourir car il l'a arrachée comme une fleur de sa tige (RD, 182). Mais c'est Giuseppe qui est lui-même mort dans un accident sur un chantier de construction. Lisa a donc hâte de retourner à Milan « *là-bas au soleil* » (RD, 185) pour enterrer son mari comme si le soleil du Manitoba n'était que de faibles reflets de leur bref séjour canadien par rapport à la brillance et à la vivacité de la lumière et de la chaleur italiennes. Ses voisins sont affligés par son départ définitif, en particulier la mère de Christine qui en était si émue qu'elle a dit que c'était le soleil italien qui s'en

allait à jamais (RD, 186). Comme le prunier offert à Giuseppe, Lisa offre à la mère de Christine le choix d'un objet de sa maison à préserver comme gage de leur amitié. Cette dernière choisit une cruche bleue de Milan non seulement comme objet de consolation et d'attachement amical mais aussi comme lien culturel qui va durer même après son départ.

« Wilhelm »

Wilhelm est le « *premier cavalier* » (RD, 188) de la narratrice. C'est un Hollandais de son âge qui a joué le rôle d'initiateur à l'amour et à l'art en général. Toutefois Christine nous l'introduit comme beaucoup d'immigrants qui viennent au Manitoba pour gagner leur vie, se faire des amis et apprendre la langue (RD, 188).

Ce récit d'amour platonique commence par l'échange de lettres écrites en anglais, pas en français. Mais cette communication est refusée par sa propre famille : sa sœur Odette rappelle qu'un étranger reste un étranger (RD, 194). Il est bien clair que le mot « étranger » est employé dans un sens péjoratif puisqu'il n'appartient pas à la « race » française. C'est une pensée raciste qui perçoit l'Autre comme un défaut génétique qui vient déformer la structure de l'unité monolithique canadienne.

À la fin de l'histoire, lorsque les parents de Christine découvrent qu'il va retourner en Hollande, ils montrent qu'ils l'acceptent en tant que personne mais pas en tant que prétendant approprié pour leur fille : la mère souhaite à Wilhelm de recevoir la reconnaissance et l'amour qu'il mérite, mais parmi les siens, dans son pays, loin du Manitoba (RD, 195). La famille le considère donc comme un corps étranger, un virus inoculé qu'il faut expulser hors du corps canadien.

La jeune Esquimaude, Elsa, étrangère dans sa famille minoritaire

« *La Rivière sans repos* » est un récit composé de deux parties, la première, intitulée « *Trois nouvelles esquimaudes* », renferme trois courts récits humoristiques qui racontent les difficultés qu'affronte la communauté des Inuit de l'Ungava face à la modernisation et les inventions techniques et scientifiques de l'homme blanc. À titre d'exemple, Barnaby, le vieil Esquimau, qui s'amuse à faire de petites malices avec un téléphone à tel point qu'il en devient l'esclave pendant un moment puis il décide de l'abandonner afin de retourner à son amour premier, le silence et la pleine liberté (RSR, 69).

La deuxième partie qui porte le nom du livre se concentre sur Elsa, une jeune Esquimaude mère d'un fils illégitime, Jimmy, fruit d'une relation avec un soldat américain. Dans ce livre, Roy remet en question certains problèmes universels comme le déracinement, la quête d'une identité, le choc culturel, la survivance culturelle, autre terme de contre-acculturation, et l'acculturation. L'écrivaine essaye de révéler l'épreuve subie par le peuple minoritaire du Nord qui était si habile et ingénieux (RSR, 40). C'est un malheur dû au déchirement entre la fidélité ancestrale et la séduction exercée par la civilisation moderne. Comme le résume bien le vieux Thaddeus, grand-père d'Elsa, c'est depuis toujours que l'histoire humaine est tiraillée entre la vie libre, invincible et le fait d'être engagé avec les autres (RSR, 147).

En effet, l'intrusion des Blancs dans l'univers des Inuits est le drame essentiel de ces récits. Leur arrivée n'a pas apporté le bonheur attendu aux Esquimaux. Le progrès accaparant pour attraper les hommes indépendants (RSR, 192) les déracine de leur passé et rend toute réadaptation aux mœurs esquimaudes difficile, sinon impossible comme Elsa qui, selon l'oncle Ian, est taillée pour être captive (RSR, 186). Cette femme inuite était orgueilleuse car son fils ressemblait, par ses yeux bleus et ses cheveux dorés, aux Blancs. C'est ainsi qu'elle a plus suivi les conseils de l'infirmière en chef, mademoiselle Bourgoin relatifs aux soins de son bébé que ceux de Winnie, sa mère. Elle prenait aussi la femme du chef de police, madame Beaulieu, chez qui elle faisait le ménage, comme modèle à imiter : elle se trouvait favorisée d'avoir l'opportunité d'apprendre la préciosité mondaine (RSR, 125). Elsa qui espérait s'améliorer en adoptant la façon de vivre des Blancs voyait en sa maman esquimaude un être hideux ; elle détestait la faiblesse, le laisser-aller qui, croyait-elle, caractérisaient Winnie. À des moments, en regardant avec dédain Winnie la pauvre qui n'avait plus de dents et qui ne prenait soin d'elle-même, elle la reniait et se disait qu'elle n'était plus sa mère (RSR, 124).

Quant à Jimmy, il représente le choc de deux civilisations. Il éprouve un sentiment d'infériorité après le départ de ses amis blancs en ville afin de poursuivre leurs études alors que lui est placé dans une classe d'Esquimaux. Sa mère essaie de comprendre pourquoi son fils veut quitter l'école si belle, si gaie et si bien éclairée qui dépend du gouvernement au pouvoir (RSR, 216). Il est bien évident qu'il se sent étranger face à la race esquimaude. Ce sentiment d'amputation sociale apparaît même dans la relation mère-fils : elle a l'impression que son propre enfant la dévisageait de temps en temps comme le

faisaient autrefois les soldats qui marchaient en file sur la route glacée. Jimmy la considérait vraiment comme étrangère (RSR, 217).

Plusieurs années plus tard, son fils est parti. Elle a fini ses jours en se réfugiant au bord de la rivière ; cette frontière qui sépare les deux mondes opposés pour symboliser une vie déchirée entre deux univers incompatibles, ce qui nous fait constater qu'exilée de son pays dans un espace restreint (exil territorial) et exilée de son être (exil existentiel), la femme en tant qu'Autochtone devient une allogène, élément hétérogène dans son propre pays. Dans ce sens, Charbonneau (1997) confirme que le passage de l'extranéité à l'intranéité ne se fait pas sans heurts : un processus par lequel la personne se dépossède de son identité indigène pour s'approprier une identité stable qui se normalise avec les codes des homogènes afin de la mener d'une hétérogénéité comminatoire à une homogénéité sécurisante (p.22-23). Pour cela, échappant à une « *identité de traverse* » (Robin, 1996, p.226) gouvernée par le doute, notre protagoniste Elsa a choisi de s'enraciner dans le lieu de l'entre-deux cultures, l'entre-deux langues sans jamais franchir le pas.

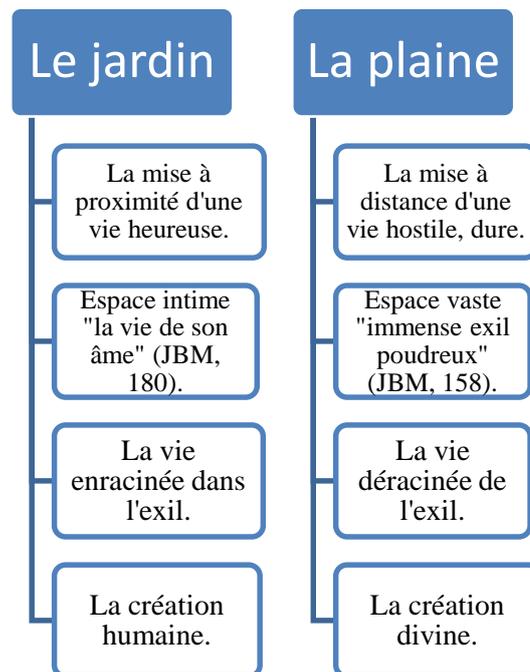
La vieille Ukrainienne, Martha

Le personnage féminin Martha Yaramko - dans « *Un jardin au bout du monde* », une nouvelle ayant le même titre du recueil - est inspiré d'une immigrée ukrainienne surnommée Masha aperçue par Roy quand elle était journaliste dans les plaines sauvages du Canada. C'est dans l'un des articles des « Peuples du Canada » que Roy décrit cette femme qui habitait un coin oublié dans une infinité double : celle de l'espace et celle du temps. Elle est venue de la Volhynie avec son mari Stépan dont la vie conjugale était condamnée à la solitude à deux ; l'isolement et l'exil sont alors au niveau spatial et marital.

Il n'y avait que le jardin, lieu privilégié, que l'héroïne cultivait en fleurs durant toute l'année pour affronter la désolation et la sécheresse des prairies ainsi que celles de sa vie privée. C'était sa principale activité : planter et contempler ce petit espace qui lui représentait « *la véritable histoire de sa vie* » (JBM, 154). Quant à Stépan, ses caractères et son aspect devenaient plus sauvages (JBM, 134) au fil du temps ; il voyait sa vie comme une défaite estimant être la super victime de toutes les injustices sur terre (JBM, 162). Contrairement à son époux, Martha, malgré la souffrance, la vieillesse, l'agressivité de Stépan, le départ de ses trois enfants à la ville déniait désormais

leur origine pour n'y plus revenir, était pleine de paix et d'amour pour ses fleurs, la nature et les paysages qui l'entourent.

Le récit se termine par la conciliation du couple, Stépan est émerveillé devant la grande volonté de Martha de cultiver la terre défrichée et se met à travailler à ses côtés. Après trente ans, Martha, vouée à son jardin, avoue renaître lorsque le pardon est énoncé (Montreuil, 1998, p.381). Une « *harmonie de couleurs* » (JBM, 155) s'avère comme le moyen d'atteindre la communion et le ralliement des époux. Elle a réussi à rendre la réalité géographique un paradis terrestre et un facteur de sa constitution ontologique. Le sens de son existence se trouve situé donc dans son jardin, symbole « *du cosmos dont il est le centre, [...], d'une fécondité toujours renaissante. [...], d'une végétation obéissant aux lois et à la volonté de l'homme* » (Chevalier & Gheerbrant, 1982, p. 531). La construction territoriale permet à Martha de structurer son monde entier et de constituer une sécurité ontologique loin des assauts du temps qui semble arrêté dans son petit cosmos ambiant. Donc, Roy met en valeur un processus de mise en opposition entre deux espaces dont la symbolique pourrait être schématisée comme suit :



Notons que l'immigration et la colonisation dans « *Un jardin au bout du monde* » sont éliminées par l'utilité de la beauté que ressent Martha en s'identifiant et s'unissant à ses fleurs. Elle confia enfin son âme en toute tranquillité et liberté.

Les Doukhobors

« *La vallée Houdou* » est un bref récit dans « *Un jardin au bout du monde* » qui ne comprend qu'une vingtaine de pages. Cette petite nouvelle raconte la recherche éperdue des Doukhobors³ d'une terre d'élection, depuis leur arrivée au hameau de Verigin (Saskatchewan) jusqu'à la découverte de la vallée ensorcelante. Ce peuple qui a déjà été martyrisé était formé de bruyants quêteurs de paix (FLT, 29, 31), d'un groupe de colons doukhobors qui a mis le feu à un pont pour protester contre une loi du gouvernement. Cela explique pourquoi ils sont nommés Doukhobors « *c'est-à-dire esprits engagés dans la lutte* » (FLT, 32). Leurs histoires et leurs croyances sont le centre d'intérêt de l'auteure qui semble les admirer comme le romancier Léon Tolstoï qui avait pitié de leurs malheurs et qui avait contribué à leur immigration dans l'Ouest canadien.

Pourtant, ces Doukhobors insurgés sont d'ardents pacifistes. Roy ne les voit donc pas comme des révoltés mais plutôt comme des chercheurs persévérants d'illusion (FLT, 37). À titre d'exemple, ils se laissent ensorceler par la splendeur insolite d'une masse de nuages teintés de rouge violent qui figurait d'envoûtantes collines (voir JBM, 121, 122, 123). Le paysage est si charmant qu'ils s'y accrochent malgré les remontrances de leur guide (le père de Roy). Ils sont conquis par cette vallée dont les terres sont difficiles à cultiver. Or, ce paysage, qui est né de ce rêve des douces collines du pays natal, reflète la quête d'une identité à reconquérir. C'est justement le reflet de leur âme assoiffée de la patrie.

Le Chinois, un étranger dans la communauté minoritaire

Sam Lee Wong, à qui la narratrice est restée attachée⁴, est un restaurateur dans un village perdu de la Saskatchewan dont le nom « Horizon » est bien significatif : « *L'horizon a une dimension verticale, celle de l'intériorité, de "l'obscurité" du sujet qui ne s'est pas encore accompli, et une extension horizontale, celle de la matière et du monde également inachevés* » (Blay, 2005, p. 490). Cet espace partage donc le sentiment de délaissement et de douleur interne qu'éprouve l'exilé confronté à la réalité de l'anxiété dans la société

³ Un groupe de paysans du Sud de la Russie ayant développé une culture de ghetto.

⁴ Nous remarquons, dans l'avant-propos d'« *Un jardin au bout du monde* », cet attachement à ce personnage ; « *"Où iras-tu Sam Lee Wong ?" fut longtemps laissé à l'état d'ébauche, pour ainsi dire abandonné en cours de route, et le serait sans doute resté sans la curieuse insistance du Chinois à se rappeler à mon souvenir, à me rappeler surtout qu'il n'y avait peut-être que moi à avoir imaginé son existence et par conséquent à pouvoir lui donner vie* » (JMB, 9).

d'accueil. Pourrait-il élargir les frontières de l'horizon, en tant que perspective intellectuelle de sorte qu'il s'étalait afin que l'autre puisse l'accepter ?

Au début, le protagoniste a éprouvé beaucoup d'enthousiasme pour émigrer au Canada ; il se disait qu'ils étaient trop nombreux en Chine, et qu'il serait plus à l'aise ailleurs (JBM, 52-53). Or, en arrivant sur le sol canadien, il était solitaire puisque, à l'époque, la politique canadienne ne permettait pas aux Chinois de faire venir leurs femmes et leurs enfants avec eux⁵. Cela explique l'emploi du déterminant démonstratif : « *ce Chinois* » (JBM, 63, 107) et le terme péjoratif « *Chink* » (JBM, 71, 108) soulignant ainsi son état de discriminé et d'inférieur. Cette marginalisation, il l'a ressentie aussi dans sa Chine, car il n'avait guère le sentiment d'avoir l'identité désirée et a fini avec une identité non congruente avec ses autres identités. Il n'était qu'une petite voix qui vibrait d'un son très bas pour se déclarer : *Moi* (JBM, 52). Attiré par les promesses de l'Ouest canadien, il a donc décidé d'abandonner sa vie de misère et de s'y expatrier.

En effet, son esprit est traversé par de brèves images, quand il était à bord du navire se dirigeant vers le Canada, lui rappelant sa terre natale : un bol de riz, un manteau en piqué de coton, de vagues visages de femmes chinoises (JBM, 72). C'étaient des souvenirs qui lui ont permis de surmonter l'expérience exilique aussi poignante qu'Edward W. Saïd (2000) a décrite ainsi : « *C'est le fossé irréparable qui s'inscrit brutalement entre un être humain et un lieu natal, entre le soi et le chez-soi : sa tristesse essentielle ne peut jamais être surmontée* » (p. 173 : nous traduisons)⁶. Pourtant, Sam Lee Wong joue effectivement un rôle très important auprès de l'ensemble des communautés d'immigrés dans leur processus d'intégration en leur favorisant un point de rassemblement qu'est son restaurant et en leur prêtant bonne oreille. Cet immigré d'origine asiatique offre un lieu de rencontre aux différents clients de tous les âges et de toutes les nationalités afin de s'exprimer librement même en monologuant leur passé. Ils s'ancrent ainsi dans d'autres espaces géographiques tout en renouant avec le temps de leurs origines afin de parvenir à habiter pleinement l'un ou l'autre espace et de passer un temps agréable pour dépasser un temps indépassable.

Comme il est venu seul, il est parti seul, abandonné même de Smouillya qui disparaît du texte. Le vieil homme chinois doit quitter « Horizon » pour s'installer ailleurs. Mais, comme il a choisi lors de son arrivée d'être dans une

⁵ La loi votée en 1923 n'a été abolie qu'en 1947.

⁶ « *It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted* » (Le paragraphe original).

région où le paysage collinéen lui conférait un lien généalogique avec ses ancêtres confirmant ainsi son identité⁷, il choisit un autre village canadien « Sweet Clover » où se termine le récit sur sa nouvelle destination où apparaîtront de loin ses belles collines (JBM, 110).

Notons que le titre de la nouvelle « *Où iras-tu Sam Lee Wong?* » implique des notions de mouvement et d'embrouillement. Le verbe « aller » au futur de l'indicatif exprime une perspective basée sur l'avenir, mais qui ne donne pas de connaissance directe des faits ni d'information certaine sur la destination de l'immigrant chinois. Quel sera donc son prochain déplacement ? Son voyage extérieur et intérieur sera-t-il évolué ? Chaque lecteur pourrait aussi se demander sur sa destinée. La question persiste toujours car l'arrivée finale de Sam Lee Wong n'est pas encore connue. De plus, la nouvelle est racontée à la troisième personne ; toutefois le titre qui emploie « tu » suppose la parole d'un « je ». Voilà pourquoi, le tutoiement et le nom complet du protagoniste dans le titre nous donnent l'impression que le Chinois est un homme digne d'intérêt en lui attribuant d'emblée la liberté de décider où il ira.

Voilà qu'il se déplace vers les « *douces collines* » (JBM, 91, 109) avec lesquelles s'effectuent le processus d'individuation de Sam Lee Wong et son évolution psychique d'un Moi ébranlé vers le Moi solidement constitué. La colline est une figure d'espérance qui peut le transporter à son enfance. Elle est ainsi personnifiée à une mère qui ne fait que bercer le vieux chagrin des hommes (JBM, 106). Aussi l'image de la tendresse de la mère et celle du refuge et du défi de la colline s'unissent-elles pour créer un lien entre le présent de l'ailleurs et le passé de l'origine.

C'est la raison pour laquelle, il hait la plaine au risque de la perte de son Moi, car elle rappelle « *l'incommensurable exil de l'homme sur terre* » (JBM, 103). Pour lui, le paysage de la plaine est le reflet de son ombre. Selon la psychologie analytique de Carl Jung, l'ombre « *peut (...) donner lieu à une déflation telle que la personne concernée s'en trouve subjuguée jusqu'à se considérer comme inférieure, mauvaise, ou comme un éternel maladroit* » (Mijolla, 2005, p. 1212). Cette ombre, la partie intérieure de l'homme n'est que la réalité que l'exilé vit dans la lumière. Elle incarne la solitude dans la multitude et la difficulté d'être

⁷ « *En vérité, il cherchait plutôt les collines à peine saisissables du fond de son souvenir. Elles seules parvenaient à lui conserver une sorte d'identité et le sentiment que, projeté au Canada, il était encore un peu Sam Lee Wong* » (JBM, 55).

en terre étrangère. Tandis que les collines, paysage naturel, espace ouvert extérieur n'est que la patrie intérieure spirituelle de l'immigrant chinois.

À ce propos, nous pourrions présenter un schéma de l'évolution ou le parcours psychique du personnage entre détresse et enchantement comme suit :

La plaine → objet de répulsion = exil = ombre = la déchirure et le conflit intérieur.

Les collines → objet de fascination = enracinement, association aux ancêtres = la mère = la paix intérieure.

Entre la marginalisation et l'individuation, la complétude de soi s'affirme finalement. Mentionnons la linéarité du parcours narratif des récits de Roy qui est souvent marquée par des ruptures temporelles : l'antériorité ou la postériorité ; « *ces analepses et prolepses, rebroussements ou retroussis du tissu narratif correspondent aux plissements de terrain que sont les collines* » (Mailhot, 2005, p.89). Ce qui confirme le rôle des collines dans le passé et l'avenir de l'immigrant : l'association à ses aïeux ainsi que l'ascension vers le but final de l'intégration du soi dans sa totalité et son équilibre psychique.

Les Huttérites

L'écrivaine a publié un reportage intitulé « le plus étonnant : les Huttérites » dans le « *Bulletin des agriculteurs* » (1942), repris dans « *Fragiles Lumières de la terre* » (1978) ayant pour titre « Les Huttérites ». Ce sont des groupes d'origine allemande qui sont largement méconnus quoique certains habitent très près des centres urbains. Ils prônent la non-violence et le partage des richesses. C'est une société équilibrée où Roy n'a vu ni aversion, ni répugnance, ni horrible acharnement pour la persistance et la survie (FLT, 25). En pénétrant dans leur village, elle est émue par la paix chaleureuse et inattendue qui y règne (FLT, 13). Or, elle n'était pas d'accord avec les Huttérites qui sont en isolement porté à l'apothéose, redoublé par le temps semblant s'arrêter pour eux seulement. Elle s'interroge si cette réclusion extrême est salubre, est le fait d'être exilé dans l'immobilité en construisant « une île dans une île », un exil dans l'exil. Ils se sont privés des croisements multiples que suscite l'expérience de l'immigration. Ils se sont figés dans leur monde « parfait » retirés de tout accès à « l'autre côté ». Cette paix qu'ils ressentent en se séquestrant est plus menaçante que sécurisante (FLT, 26). Selon Roy, les murs de cette fortification seront tôt ou tard écrasés sous le poids de leur claustration excessive. Il s'ensuit

une chute vers un isolement encore plus marqué car le fossé culturel est trop grand entre eux et la terre d'accueil.

Les enfants des immigrés

Le recueil de nouvelles « *Ces enfants de ma vie* », intitulé au départ « *Mes enfants des autres* », est composé de six segments, portant chacun un titre différent. Chaque segment gravite autour d'un jeune garçon qui passe de la dysphorie à l'euphorie au moyen d'un talent artistique ou émotif (Milot & Lintvelt, 1992, p. 171).

À vingt ans, Gabrielle Roy obtient son premier poste comme jeune maîtresse d'école à Cardinal, au Manitoba. Elle raconte ses souvenirs quand elle enseignait à ces jeunes élèves immigrés dont nous voyons les images à travers six personnages principaux. **Vincent** (EV, 7) est un Italien effrayé en arrivant en classe au début de la nouvelle année scolaire. Collé à son père, il donne des coups de pied à sa maîtresse. Mais après, cette dernière devient un substitut à sa mère. **Clair** (EV, 19) est un Irlandais dont la pauvreté l'empêche d'offrir un cadeau de Noël à son institutrice. Cependant, le jour de Noël, il brave la tempête de neige en se rendant chez elle pour lui offrir un mouchoir de sa mère pas très neuf. **Nil** (EV, 38), un Ukrainien, à la voix d'alouette, chante merveilleusement et bouleverse les cœurs, entre autres, ceux de la mère de l'institutrice, des vieillards séjournant dans un hospice et des malades mentaux. Bien que ses chansons ukrainiennes soient incompréhensibles pour son entourage, la musique demeure un art qui dépasse l'obstacle des langues. **Demetrio** (EV, 57) le Russe, qui a 11 ans, est un merveilleux calligraphe. C'est son talent prodigieux en calligraphie qui a allégé la grossièreté de son père présent lors d'une journée d'accueil des parents. Comme le chant de Nil, l'écriture de Demetrio lui a permis de surpasser la frontière des langues.

André (EV, 88), le Français qui a dix ans, est le héros de la nouvelle « *La maison gardée* ». Son père parti ailleurs pour travailler, le petit enfant doit aider sa mère obligée, en raison d'une grossesse pénible de garder le lit. Avec beaucoup de loyauté, il n'est dégagé de ses responsabilités que la nuit, le seul temps qui lui permet d'être encore enfant.

Médéric (EV, 121), le fils d'un père canadien-français et d'une mère métisse, est un jeune adolescent rebelle. C'est grâce à lui que l'institutrice découvre la beauté et les secrets de la nature. Et par lui, enfin, se révèle un premier amour

médiatisé « *de la truite dans l'eau glacée* », le titre de la dernière nouvelle du livre⁸.

En réalité, l'ensemble des nouvelles représente la plupart des enfants des immigrants qui, aux yeux de l'institutrice, composaient une riche variété ethnique concrétisant l'image du Canada (DE, 106). En particulier, le membre des communautés minoritaires est forgé de deux mots constituant l'essence de la condition humaine, à savoir « solitaire » et « solidaire » (FLT, 242). Cela nous mène à dire que Gabrielle Roy s'identifie aux immigrants, car, dès son enfance, elle a également affronté des problèmes concernant son identité en tant que Canadienne qui parle en français dans une province anglophone.⁹ Elle partage une grande compassion pour les autres minorités dont la situation était encore pire. Elle décrit les écoles manitobaines des années 30 comme un « *moule à fabriquer des petits Canadiens anglais* » (DE, 70). Le système public scolaire imposait une loi illégalisant l'enseignement du français, ce qui provoque non seulement un déracinement linguistique, mais surtout une déculturation aussi violente pour les minorités. Ce sentiment de déchirement entre « adaptation » à la langue-culture majoritaire et conservation de la langue-culture minoritaire apparaît dès *La Petite Poule d'eau* (1950) et se poursuit dans *Rue Deschambault* (1955), *La Route d'Altamont* (1966) et *La Détresse et l'Enchantement* (1984).

Le dépaysement linguistique

À cet égard s'imposent le problème de la langue et des communications avortées. Le discours direct rarement rapporté du Chinois indique un facteur de cloisonnement et des contraintes imposées à son intégration¹⁰. Sa connaissance pauvre de l'anglais et du français le confine le rend esseulé, mais le Chinois se lie d'amitié avec un vieux Français appelé Smouillya, originaire des Pyrénées. Leur parler différent ne les empêche pas d'être des amis et de se comprendre. Le Basque a apprécié son individualité, sa singularité et a valorisé son moi en lui octroyant des titres honorifiques. De son côté, le Chinois, qui savait décrypter

⁸ Cette œuvre mérita à Gabrielle Roy le Prix du Gouverneur général du Canada.

⁹ « *Nous continuions à parler français, bien entendu, mais peut-être à voix moins haute déjà, surtout après que deux ou trois passants se furent retournés sur nous avec une expression de curiosité. Cette humiliation de voir quelqu'un se retourner sur moi qui parlais français dans une rue de Winnipeg, je l'ai tant de fois éprouvée au cours de mon enfance que je ne savais plus que c'était de l'humiliation* » (DE, 11-12).

¹⁰ Comme en témoigne le passage suivant :

« - *Toi, Chinois, bien chanceux au fond de n'avoir pas femme ! [...]*
- *Toi, chanceux en diable de n'avoir pas femme ! reprit Farrell.*
- *Oui, Wong chanceux pas femme ! Acquiesça le cafetier* » (JBM, 71-72).

les gestes des hommes, lui a prêté une oreille bienveillante et patiente pour écouter son histoire de vie misérable et lui offrir des repas à crédit.

Par ironie, c'était Smouillya qui a entraîné le départ de Sam par un malentendu. Toujours incompris par les autres, le Basque essaie d'annoncer que l'on doit aider le Chinois, car son restaurant sera fermé et vendu à une compagnie pétrolière. Alors, les villageois, croyant que Sam allait repartir pour la Chine, décidèrent d'organiser une fête d'adieu. La mésentente langagière et culturelle provoqua le départ de Sam qui interpréta la cérémonie en son honneur comme une incitation à partir.

N'est-ce pas l'écrivaine elle-même était victime de ce genre de dépaysement continu. Citons le sentiment d'humiliation de la petite Gabrielle avec sa mère en voyant des personnes se retourner vers elles dans une rue de Winnipeg dès qu'elles parlent en français ou le sentiment de malaise dans les magasins en communiquant avec les vendeurs. Elles ne peuvent pas s'exprimer en français, ce qui en découle l'insécurité linguistique, en raison de la vision unitaire de l'anglais et sa domination sur le français. Roy décrit le sort affligeant auquel tout Canadien français est exposé (DE, 12). Elles se sentent étrangères dans leur propre pays.

De même, en France, quand elle était à la gare, le contrôleur lui a adressé la parole d'une manière ironique à cause de son accent et ses expressions à tournures canadiennes¹¹. Un autre sentiment d'humiliation a été ressenti chez l'héroïne lorsque sa mère a évoqué l'histoire de la famille royenne et son statut de minoritaire pour convaincre le médecin de sa contrainte financière. Elle démultiplie le lexique qui souligne la honte ancestrale¹².

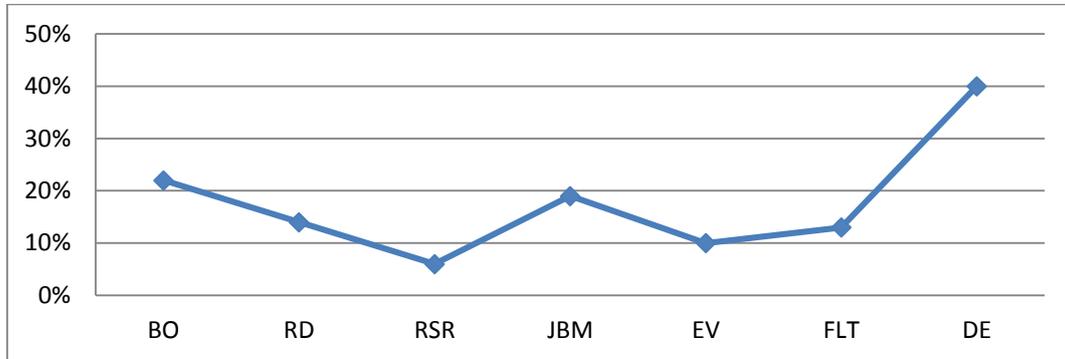
En plus, les Canadiens français, exilés parmi les exilés, sont perçus bel et bien comme des immigrants s'identifiant volontiers aux autres groupes ethniques qui les entourent, contrairement aux Canadiens anglais qui insistent à utiliser le terme « *foreigner* » pour les qualifier (Roy, 1943, p. 39).

Il est à mentionner que le terme « étranger » soulevait à une époque haine et hostilité, les premières représentations de l'étranger sont liées à la figure de l'anglophone, non pas comme un immigré, mais préférentiellement comme la

¹¹ « - Et où pensez-vous aller comme ça, la petite dame ?
- De l'autre bord.
- Quel bord ? Le bord de mer ! » (DE, 207).

¹² À titre d'exemples : « *Un récit de malheurs anciens* », « *ce vol de nos terres* », « *cette tragédie* », « *notre infortune* » (DE, 20), etc.

concrétisation de l'insécurité et de l'asservissement, comme le souligne Julia Kristeva (1988) : « *l'étranger est l'autre de la famille, du clan, de la tribu. Il se confond avec l'ennemi* » (p. 139). À ce titre, il nous paraît nécessaire de déduire le taux d'apparition du lexème « étranger » figurant dans les textes en question.



Courbe montrant le taux d'apparition du lexème « étranger » dans les récits étudiés.

Nous remarquons que le taux d'apparition est plus ou moins important dans son premier roman « *Bonheur d'occasion* » paru en 1945, date de déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, puis la courbe s'abaisse pour ensuite s'élever dans « *Un jardin au bout du monde* », où la parole est aux immigrés, aux oubliés jusqu'à ce que ce taux arrive à son paroxysme dans son dernier récit où le « je » narrateur et le « je » narré raconte sa vie, son autobiographie en explorant de manière sensible cet universel sentiment d'étrangeté.

Or cette figure de l'étranger, qui inquiète, fascine, intrigue et captive, est ambivalente chez Roy, elle représente le positif et le négatif, l'acceptation et le rejet. Elle est liée à la fois à la distance et à la proximité, à la solitude et à la fraternité, etc. Ainsi, émerge le thème de la redécouverte de soi par l'éloignement et le motif de la fraternité humaine qui naît de l'expérience de l'étrangeté que l'écrivaine décrit si bien dans son autobiographie que si tous les gens étaient des étrangers, alors personne ne le serait plus (DE, 11). La condition d'être étranger est donc celle que partageraient tous les êtres à un moment donné de leur vie.

La métaphorisation de la migration

En ce sens, nous assistons à une vision à la fois poétisée et spleenétique de la migration et son influence sur l'écriture royenne. Un de ces éléments, c'est le corps, comme figure reflétant la mélancolie et la nostalgie du migrant. Le corps

est marqué par sa maigreur¹³, sa faiblesse¹⁴, son infirmité¹⁵, à tel point que tout le corps est recroquevillé sur lui-même visant à une totale disparition (DE, 148). De surcroît, les métaphores en « de » viennent associer à la déchéance corporelle une autre morale¹⁶. C'est un état terrible qui nous amène à nous interroger avec l'auteure s'il s'agit d'une sorte de décadence pénétrant leurs corps « *jusqu'à la moelle* » (BO, 464).

Le corps n'est qu'ensemble de sensations et sentiments répercutant l'écart entre la mémoire des origines du pays natal et les nouveautés et parfois les discriminations vécues dans le pays d'accueil. Ce sont des corps-signes de leurs âmes, qui errent, se morfondent, en attendant à ce que le sort les conduise soit vers la mort, soit vers la récupération de leurs forces de façon à ce qu'ils soient redirigés vers le giron de la terre où ils auront droit à un second retour.

Les personnages immigrés royens sont transmués en des êtres intermédiaires suspendus dans un « entre-deux » de la vie et de la mort. Ces créatures sont poétisées via des procédés stylistiques au niveau rhétorique. Les figures comparatives¹⁷ nous les représentent comme des ombres, des fantômes ayant l'allure de la vie sans l'avoir justement et tourbillonnant dans des zones grises, incertaines situées au chevet du néant. Les métaphores adjectivales¹⁸ accentuent leurs caractéristiques sombres. Les métaphores attributives¹⁹ et déterminatives²⁰ représentent deux aspects ; elles contribuent tantôt à amplifier leur affliction tantôt à soulager leur vulnérabilité. Néanmoins, les métaphores verbales et adverbiales²¹ viennent alléger totalement le statut des spectres en exprimant leur joie dans l'effacement du soi.

¹³ Ex : « *maigre* » (BO, 28, 74), « *mince* » (BO, 160, 299), (FLT, 96, 101), « *délié* » (BO, 160), « *décharné* » (RSR, 141), etc.

¹⁴ Ex : « *fluet* » (BO, 12), « *débile* » (BO, 437), (JBM, 95) « *malade* » (RSR, 47), « *précocement usé* » (RSR, 141), etc.

¹⁵ Ex : « *dégingandé* » (BO, 486), « *informe* » (BO, 432), « *engourdi* » (RSR, 187), etc.

¹⁶ Ex : « *la détresse du corps* » (BO, 445), les « *afflictions du corps* » (RSR, 32), « *les tourments du corps et de l'âme* » (EV, 52), l'abandon « *à la souffrance et à l'humiliation du corps* » (BO, 445).

¹⁷ Ex : « *telle une ombre* » (RSR, 223), « *comme une ombre* » (BO, 110) « *comme des ombres* » (FLT, 238) ou « *comme une partie de l'ombre, comme l'expression de l'ombre* » (BO, 67), c.à.d. « *comme égaré sur terre* » (DE, 136).

¹⁸ Ex : « *Des ombres trapues* » (RSR, 13) « *grandes ombres tristes* » (DE, 134), « *Une ombre frêle* » (FLT, 57) « *une ombre solitaire* » (BO, 259), « *ombres tenaces et pitoyables* » (BO, 260).

¹⁹ Ex : « *L'ombre semblait la répéter, la répéter à l'infini* » (BO, 104), « *Et l'ombre fut douce à la jeune fille.* » (BO, 101).

²⁰ Ex : « *une ombre d'amertume* » (DE, 268), « *une ombre de sourire sur le visage d'André* » (EV, 97).

²¹ Ex : Des « *ombres qui se hâtaient joyeusement* » (DE, 50), « *de grandes ombres qui dansaient (...)* puis elles se fondaient ensemble... » (RD, 52).

La pénombre²² est une autre caractéristique qui leur sert de cadre spatial métaphorique sémantique fortement éloquent, comme si leur identité restait cachée dans la grisaille ou le brouillard de leur vie. Ce sont « *des ombres, (...) se reconnaissant dans la pénombre* » (FLT, 89). C'est une atmosphère lourde et presque sombre qui embrasse les lieux de la narration et les personnages : cette brume reflète l'état d'âme de tous ceux qui se trouvent hébétés, désorientés, piégés entre deux cultures, deux identités.

Notons que l'univers royen est abondant de l'élément naturel liquide qu'est l'eau, prenant des formes différentes (rivière, mer, océan, fleuve, lacs, ...). Cette notion de liquidité nous mène vers l'idée de mouvement, qui est le propre de la migration. L'immigrant traverse l'eau, figure de transition, d'instabilité pour s'installer sur terre, figure de fixité et d'immuabilité. Mais, sur la terre étrangère, il sent aussi une certaine déstabilisation, c'est pourquoi, l'eau l'enveloppe des rêveries du passé car « *elle est une substance pleine de réminiscences* » (Bachelard, 1976, p.122). L'eau est alors un élément de vacillement entre le passé et le temps présent. Le choix de ces composants aquatiques est bien illuminant dans le fait que si les corps solides ont des dimensions précises et durables, les fluides ne gardent jamais leur forme. De même, l'immigré doit être conscient aux changements de la société d'accueil et avoir la flexibilité lui permettant de naviguer dans la liquidité humaine qui est toujours en état de mouvement et d'évolution continuus.

L'écriture migrante est aussi un espace qui coule comme l'eau étant « *la maîtresse du langage fluide* » (Bachelard, 1976, p. 250), une écriture qui a toute la liberté et l'immensité de refléter un tableau vivant du monde migrant qui permet à l'auteure d'admirer les cultures, de les marier ou les contraster, d'en rire et d'en pleurer.

Conclusion

Roy est considérée comme le porte-étendard de l'injustice et la déception qu'avaient subies ces êtres étrangers, entre autres l'écrivaine elle-même, qu'elle cherchait à compenser par son propre succès qui accomplirait d'une certaine façon leur cure individuelle et collective. « *Ainsi Gabrielle Roy a-t-elle pu, mieux qu'aucun autre écrivain canadien, combler le vide entre les "deux*

²² Cf. BO, pp.67, 142, 337, RD, pp.143, JBM, pp.22, 62, EV, pp.54, 117, 150, FLT, p.89, DE, pp. 37, 130, 148, 149,151, 167, 223, 231, 242, 348, 359, 361.

solitudes", entendons entre Canadiens francophones et anglophones, mais aussi entre Est et Ouest canadiens » (Hesse, 1985, p. 52).

Ce faisant, ces « Enfermés dehors », menacés par l'affaiblissement graduel de leur langue et de leurs coutumes, s'engouffrent dans un environnement-prison qui aggrave le sentiment de l'étouffement qui les assaille de toutes parts et les sépare. Et lorsqu'ils essayent de s'en libérer, ils se heurtent aux difficultés de communication et d'oppression. Ce sont des souffrances intarissables que le critique André Renaud (1985) a identifiées comme « *les misères de l'exil et les mille ennuis des minoritaires opprimés* » (p.46). Roy nous propose la raison provenant de la désunion : les grands malheurs de l'Histoire ont été encore incapables de réunir les gens (DE, 24).

L'être royen est, comme l'auteure, un « *enracinerrant* », un mot qui provient d'« *enracinerrance* » (Charles, 2001) et qui dit simultanément la mémoire des origines et les défis de la migration ; c'est en quelque sorte un enracinement dans l'errance où l'identité se construit, au fil du temps, par des appartenances multiples et ne repose plus sur la provenance d'un lieu unique (Charles, 2001, pp.37-41). L'écriture royenne est, par conséquent, un approfondissement de la dialectique de déracinement et d'enracinement, de déterritorialisation et de reterritorialisation. Elle serait un remède à la vie plutôt taciturne de l'allogène. En exprimant la vie cellulaire de l'étranger, la voix de Roy et la force de ses mots deviennent l'axe principal de la mutation, un moteur qui perfore le silence et détruit les forteresses existant entre le monde des sourds d'un côté et celui des muets de l'autre. L'état de choc que les immigrants ont vécu produit chez Roy un choc créateur qui enrichit son écriture par le choc des mots.

L'écriture migrante contribue à la conscientisation du choc de la migration qu'est un phénomène « perturbateur » : changement de vie, d'aire culturelle, etc. Ces déstabilisations ont un impact sur le décalage entre les discours des groupes identitaires et ceux de la culture dominante du pays d'accueil. À ce sujet, Marc Gagné (1973) détermine l'écriture royenne comme idyllique, édénique une « *littérature d'innocence* » (p. 238), une expression que nous pourrions interpréter comme une écriture reflétant un espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrés. Pour le dire simplement, Roy met l'accent sur leurs pratiques quotidiennes et sociales en transférant leur inquiétante étrangeté en une singularité voire une originalité bien profitable à la collectivité. Autrement dit, pour accéder au transfert bidirectionnel et à l'interculturalité, le franchissement culturel est inévitable ; pour ce faire, il faut construire des ponts culturels et

transmettre des processus de transculturation en fournissant des pratiques de conciliation entre les différentes communions.

En somme, Gabrielle Roy, la « pionnière de l'histoire de la littérature francophone dans l'Ouest » (Toussaint, 2004, p. 446), a « sauvé de la disette » (Saint-Pierre, 1993, p. 267) le répertoire littéraire franco-manitobain. Elle s'intègre au sein de l'institution littéraire québécoise en participant de la sorte à la perpétuation et à l'enrichissement de la littérature canadienne-française contemporaine. Celle-ci reste reconnaissante pour ainsi dire à l'écriture migrante royenne, vecteur d'une mémoire littéraire révélatrice d'un moment de l'Histoire canadienne.

En un mot, l'écriture en soi est sa terre natale. Un choix qui permet à Roy de se déraciner de son lieu réel pour s'exiler dans son pays d'écriture. C'est un véritable maillon, un trait d'union entre le Moi migrant et l'Autre, étranger. C'est une écriture unificatrice qui pourrait briser les barrières, tracer et dessiner sur l'homogénéité territoriale toute une hétérogénéité culturelle.

Références bibliographiques :

CORPUS

- « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, vol. 38, n° 11, novembre 1942, pp. 8, 30-32.
- « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, vol. 38, n° 12, décembre 1942, pp. 10, 39-40.
- « Les gens de chez nous », *Le Bulletin des agriculteurs*, vol. 39, n° 5, mai 1943, pp. 10, 33, 36-39.
- *Bonheur d'occasion* (2009) [1945], Montréal, Boréal.
- *Rue Deschambault* (2010) [1955], Montréal, Boréal.
- *La Rivière sans repos* (2011) [1970], Montréal, Boréal.
- *Un jardin au bout du monde* (2012) [1975], Montréal, Boréal.
- *Ces enfants de ma vie* (2012) [1977], Montréal, Boréal.
- *Fragiles Lumières de la terre* (2013) [1978], Montréal, Boréal.
- *La Détresse et l'Enchantement* (2013) [1984], Montréal, Boréal.

OUVRAGES ET ARTICLES

- BACHELARD, Gaston (2011) [1957], *La Poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/ PUF.
- BACHELARD, Gaston (1976) [1942], *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : José Corti.
- BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien et PARENT, Charles (1968), *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes des origines à nos jours*, Montréal, Centre éducatif et culturel.
- BUCH, Hans Christoph (1993), *Tropische Früchte. Afro-amerikanische Impressionen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.
- CHARBONNEAU, Caroline (1997), *Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois*, Montréal, Bibliothèque nationale du Canada.
- CHARLES, Jean-Claude (2001), « L'enracinement », *Boutures*, vol. I, n 4, pp. 37-41.
- GAGNÉ, Marc (1973), *Visages de Gabrielle Roy, l'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Éditions Beauchemin.
- HARVEY, Carol J. (1993), *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- HAZARD, Paul, BALDENSPERGER, Fernand (2005), *Revue de littérature comparée*, l'Université du Michigan, Edouard Champion.
- HESSE, M.G. (1985), *Gabrielle Roy par elle-même*, (traduit de l'anglais par Michelle Tisseyre), Montréal, Stanké.
- KRISTEVA, Julia (1988), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- LEMIRE, Maurice (1969), « Bonheur d'occasion ou le salut par la guerre », dans *Recherches Sociographiques*. Vol. 10, No. 1, Québec : Les Presses de l'Université Laval, p. 23–35. DOI: <https://doi.org/10.7202/055438ar>
- MAILHOT, Laurent (2005), *Les plaisirs de la prose*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- MILOT, Louise et LINTVELT, Jaap (dir.) (1992), *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Centre de recherche en littérature québécoise.
- MONTREUIL, Sophie (1998), « Petite histoire de la nouvelle "Un jardin au bout du monde" de Gabrielle Roy », *Voix et Images*, 23(2), p. 360–381. DOI: <https://doi.org/10.7202/201371ar>
- NNADI, Joseph (2005), « “Les deux nègres” de Gabrielle Roy : une vision apocalyptique de l'avenir ? », dans A. Fauchon (dir.), *L'Ouest*.

- Directions, dimensions et destinations*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 531-549.
- RENAUD, André (1984-1985), « Autobiographie, La Détresse et l'enchantement », *Lettres québécoises*, No. 36, p. 46–47.
 - RICARD, François (2000), *Gabrielle Roy, une vie : biographie*, Montréal, Éditions du Boréal.
 - RICARD, François (2001), *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy, 1945-1975*, Québec, Éditions Nota bene.
 - ROBIN, Régine (1996), « Un Québec pluriel », citée par Laurence Joffrin, « La fiction identitaire dans l'écriture migrante au Québec : présentation liminaire », in *Littératures autobiographiques de la Francophonie*, Actes du colloque de Bordeaux (22-23 mai 1994), sous la direction de Martine Mathieu, L'Harmattan, p. 226.
 - SAID, Edward W., (2000), *Reflections on Exile and Other Essays*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University.
 - SAINT-PIERRE, Annette (dir.) (1984), *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest.
 - SAINT-PIERRE, Annette (1993), « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, Poitiers : Faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, p. 264 - 272.
 - TOUSSAINT, Ismène (2004), *Les chemins retrouvés de Gabrielle Roy : témoins d'occasion au Québec*, Québec, Stanké.

DICTIONNAIRES

- BLAY, Michel (dir.) (2005), *Grand Dictionnaire de la philosophie*, Montréal, Canada, Larousse-CNRS Éditions.
- CHEVALIER, Jean & GHEERBRANT, Alain (1986), *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, coll. « Bouquins ».

كتابة الهجرة فى أعمال غابرييل روا

دينا أحمد محمد زعتر

قسم اللغة الفرنسية – كلية التربية – جامعة عين شمس

مصر

dinazaater@edu.asu.edu.eg

المستخلص:

ساهمت كتابات الكاتبة الكندية غابرييل روا (1909-1983) فى الإنتاج الأدبي للمهاجرين حتى قبل تشكيل مفهوم "كتابة الهجرة" واعتمادها كتيار أدبي فى كيبك. لعبت الكاتبة أيضا دور المتحدث الرسمي بإسم مجتمعات المهاجرين وشهدت حتى تجربة ملموسة لهذة الحياة فى طفولتها نظرا لجذورها الفرنسية - المانيتوبانية. فى هذا الصدد، تقوم تلك الدراسة على النهج التحليلي لنصوص غابرييل روا الممثلة للمجتمعات الثقافية التي تشكل جزءا كبيرا من "الفسيفساء الكندية" الشهيرة. كما يتم فحص الرؤية النقدية حول السياق المقيد للحياة والسلوكيات التي تسببها فى بيئة الأقليات فى بدايات القرن العشرين. ومن ثم كيفية كشف الكتابة عن داخلية المهاجر وعلاقته بالآخرين. يطرح اختيار التحليل هذا ، فى الواقع ، أسئلة وقضايا هوية الأقليات التي سيتم الكشف عنها من خلال كتابة روا و ذلك من خلال الأعمال التالية : سعادة بالية، شارع ديشامبولت، النهر الهادر - مسبوقة بثلاث قصص اسكيموية ، حديقة فى نهاية العالم، هؤلاء الأطفال فى حياتي، أضواء الأرض الهشة والضيق والابتهاج.

الكلمات الدالة: الهجرة – الأجتاث – التأصل – الأقليات.